

# L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44  
(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER  
14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

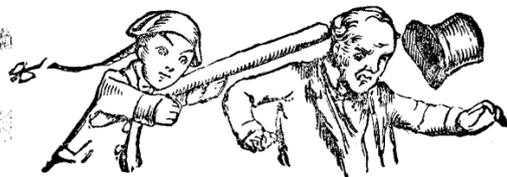
	Six mois	Un an
France.....	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

## A VENDRE

Un arc-en-ciel qui n'a presque pas servi et un rameau d'olivier tout neuf.  
S'adresser à M. Bovier-Lapierre, à Morestel



## LES ROIS RÉPUBLICAINS

M. COMBET

La crise l'a mis en vedette. Il s'est montré dans les premières réunions des affamés. Aux gens qui demandaient du pain, il a offert des conseils. Nourriture peu substantielle qui lui fut payée en coups de sifflets. Il ne se démonte pas. Chaque fois qu'une réunion mit à son ordre du jour: les *ouvriers sans travail*, il y alla. A la sacramentelle question du président: « Y a-t-il dans la salle des élus de la cité? ». On voyait surgir le crâne pointu de M. Combet, — contre-poids bourgeois à la voix aigre de M. Fichet.

M. Combet, pour guérir le corps social, s'y prend à peu près comme Bovary pour couper une jambe. Ses remèdes sont des empiriques. Ce n'est pas un médecin, c'est un rebouteur. Le bon sens des travailleurs a fait justice de ses drogues.

M. Andrieux a eu le sort de cet édile, en dépit de son toupet. M. Andrieux vaut infiniment moins que lui: je ne compare pas, je constate, M. Andrieux a besoin de publicité. Il lui faut une galerie, des horions, des admirateurs et même des détracteurs. Il tient à se faire voir, il a la coquetterie de son nom sur les bouches. M. Andrieux, c'est une fille.

M. Combet, lui, y va bon jeu bon argent, en toute simplicité; il croit que c'est arrivé; il ne court pas après le tapage, il s'effraie même assez aisément du bruit. Le seul bruit qu'il tolère, c'est le ronronnement de ses idées rendues. Vol léger et bourdonnement. Hanneton, vole! vole! Hanneton, vole donc!

Il parle de tout et sur tout. Et quelquefois dans ce qu'il dit, il y a même du bon sens.

C'est peut-être le plus sincère de nos conseillers. Il pense ce qu'il dit, et son malheur c'est de dire tout ce qu'il pense. On l'accuse souvent d'être coupable, reproche injuste; il n'est qu'innocent.

Nature de poète. Il vagabonde dans l'éther: Il est toujours le père de *Jehan-le-Juif*. Ses conceptions politiques sont empreintes du vague du rêve, de l'à-peu-près de la fiction. Son rouge est mélangé de bleu — non du bleu solide qui rendrait un Guimet millionnaire, mais du bleu ambiant, dans lequel vivent les déguenillés de la strophe.

Aux yeux de ses élus, il ne jette point de la poudre de perlinpinpin, mais une poudre autrement subtile, autrement divine: de la poussière d'astre. C'est pourquoi le peuple se méfie de ce rapsode lui parlant d'économie porte-lyre et tire-lyre.

M. Combet est simple, mais franc. Il vaut mieux que tant d'autres. Il croit que tout ce qui nous arrive, c'est de la faute au traité de Francfort: c'est inepte, mais il le croit. Il le dit sans s'occuper si ça fera plaisir à ses électeurs et si ça l'enverra à l'assemblée. Il le dit parce qu'il croit devoir

le dire, il l'écrit même et requiert l'insertion de sa lettre par ministère d'huissier. C'est ce qu'il appelle donner à ses convictions force de loi.

Presque un médecin, presque un poète, presque un orateur, M. Combet est de ces hommes malheureux à qui quelque chose manque toujours pour être quelqu'un.

OCTAVIO.

## L'HOMME ORCHESTRE

Lyonnais, de l'Arbresle et d'ailleurs,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je suis dans vos murs. Je donnerai un certain nombre de représentations qui feront un certain bruit dans le monde.

Qui ne connaît pas l'homme-orchestre!

A moi seul, je joue et à la fois, de tous les instruments: de la grosse caisse intransigeante, du triangle socialiste, de la flûte opportuniste et même du chapeau chinois.

J'ai étonné les parisiens et même les parisiennes — de la rue Duphot — j'ai épaté les madrilènes. On ne parle que de moi à la Granja. A Milan, j'ai donné quelques représentations célèbres.

Je suis le virtuose accompli qui chante le *Matin* pour le compte de la *Nation*.

Zim! boum! boum! tur! tututu! tin! tin! tin! pan! pan! pan!

Approchez, approchez! je suis l'homme orchestre.

Je suis Andrieux.

CADET.



## Guignol chez le Ministre

Z'enfants, me revelà; maginez-vous d'où je reviens. De Paris, nom d'un rat! Je me suis embandé tout seul pour aller voir le sinistre et l'y dire qu'y nous sorte de ce gayot de misère.

C'est luisant comme un chelu dans la suspente où M. Jules Ferrire nous trame c'te pièce qu'a tant de bourrons. Quand ce gone a zéeu reluqué ma carte où qu'y a « Jean Guignol, ouvrier tafetaquier sans ouvrage, » il a fait un bond comme un goujon dans la poêle à frire. Y m'a fait entrer et après les salutations d'usage, y m'a donné un cierge pour m'assir.

C'est la mode des fois qu'y a de publier dans le journal des bavettes qu'on a taillées avé les gensses un peu calés; c'est ça que je vas faire. Oubliez pas, mes frangins, que je bajaffe ici pour l'histoire et la prospérité.

C'est M. le sinistre qui commence.

— Vous venez de Lyon?

— A l'expès!

— Qu'est-ce qu'on dit à Lyon?

— On chuchotte tout haut.

— L'ouvrage ne marche pas?

— Pas trop, non. Les battants sont arrête. Les devideuses ont lâché les roquets; on pique pus en peigne. Les teinturiers teignent plus. Gnafron ne fait plus que des ressemelages de grollons. Madelon va laver à la platte pour payer le terme du pucier, on a tout mis au Mont-de-Piété: le dé en argent de la cousine, le châle tartan de mon bozon et mon beau gilet en vélou.

— Croyez, mon ami, que je suis très touché de votre détresse.

— C'est pas Guieu possible. Ah! que vous êtes t'y bon. Un p'pa, quoi!

— Mais...

— Mais... ah! dites-voir vite, je bouille d'impatience si la marmite ne bouille pas...

— Mais je n'ai rien à faire.

— Tant mieux!

— Pourquoi?

— Pace que je vous apporte de l'ouvrage. Ouvrez vos œils et écoutez-moi voir. Vous êtes sinistre de l'intérieur, président du Conseil, presque mornarque. C'est un méquier, ça, — et un bon, nom d'un rat, — quand tout y marche bien, vous n'y avez rien à faire qu'à vous piquer une romance à Foucharapt ou ayeurs. Mais quand tout va mal, c'est autre chose. On vous baille des escalins pour que vous fassiez tout aller mieux. C'est votre méquier de faire aller le note. Eh ben l m'sieu le sinistre, le note va pas.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

— Pardon, faites excuse, Excellence; c'est moi que je viens vous demander quoi faire. Si je le savais, je serais pas venu ici des Bretteaux.

— C'est une question industrielle, c'est une crise économique: l'Etat n'y peut rien. Les ouvriers sont très embêtants, quoique je dois dire qu'ils ont noblement gagné ce repos et qu'il est bon que de temps en temps, ils réparent leurs forces. Pour le reste, voyez M. Gailleton; il vous occupera à démolir les fortifications.

— Les fornications, y a-t-il que c't'ouvrage urgente à faire à Lyon! m'sieur le sinistre. On voit bien que vous n'avez jamais mis les pattes dans notre pays; manque pas de travail à faire pour tout faire.

— Oui, mais on n'a pas d'argent.

— Ah! c'est les escalins qui vous gênent. Ça, c'est la politiquerie, c'est vrai. Pourtant, laissez-moi vous rebriquer qu'aurait moins fallu de picarlats pour nettoyer les sales bôtines et finir les rues qui sont tracées à Lyon que pour aller se flanquer dans les emmiellements du Tonkin.

— Monsieur Guignol, le Tonkin, c'est la grande pensée du règne.

La-dessus, M. Jules Ferry se leva tout d'une pièce. J'avais l'air de l'ennuyer, ce grand homme.

— Partez, qu'y m'y a dit. On donnera 50,000 fr. aux ouvriers sans travail.

— C'est ça qui va être canant, Excellence, que j'ai rebriqué : ça leur fera quasi quarante sous à chacun pour l'hiver.

Velà la vérité sur c't'entrevue. Comme je me tirais des flutes, mon cotivet tout mou sur ma veste neuve, on grabottait à la porte et on sigrognait le loquetot. Je me suis cogné le pif sur trois gones : le docteur, Gramusset et Comte, venus, comme moi, exprès à Paris, pour demander à m'sieu Jules Ferrire ça qu'il se pensait des ouvriers que mangent plus depuis quèque temps.

Probable que ce personnage leur aura bajafflé comme à moi. J'ai pas écouté, d'abord parce que ça emboconnaît : on se serait cru cours Gambetta.

Après tout, c'est pas une nouvelle. Madelon, qui nettoie les communs, m'a dit : mon pauvre Chignol, que t'esse donc bugnasse, c'est-y pas l'habitude que les cabinets emboconnent.

JEAN GUIGNOL

## M. SPULLER EST CONTENT

M. Spuller a défini la situation dans une prose saisissante :

« Le bien l'emporte sur le mal, l'ordre est assuré, la liberté règne, la paix fleurit. »

L'âge d'or, quoi !

Et quand je pense qu'il y a des gens mal élevés qui osent se plaindre de n'avoir pas de pain.

GNAFRON.

## UN MYSTÈRE

Samedi soir, vers huit heures, la police était prévenue qu'il se passait à la Croix-Rousse quelque chose de mystérieux.

Des hommes, boutonnés jusqu'au col, rasaient les murailles et s'arrêtaient à la Perle. Arrivés là, ils tiraient de leurs poches un petit papier qu'ils montraient à des individus apostés à la porte et pénétraient ensuite dans l'immeuble.

Il en vint à peu près six cents.

On crut d'abord que c'étaient des juifs devant célébrer la fête du Ki-Pour et passer sur leurs péchés cette éponge qu'on appelle le Koran.

On se trompait, dans ce nombre figuraient fort peu de circoncis.

A onze heures, les personnes sortirent de la Perle, avec la même mystérieuse solennité.

On ne sait pas autre chose sur cette réunion.



## CHIEN ET CHAT

M<sup>me</sup> Beaupétard avait un chat.

M<sup>me</sup> Bellavoine avait un chien.

Le chat répondait au nom de Pipot.

Le chien s'appelait Bidoche.

A l'instar des deux pigeons de la fable, Bidoche et Pipot s'aimaient d'amour tendre.

Contrairement aux habitudes de discorde qui divisent leurs races, ces deux animaux vivaient côte à côte dans une touchante intimité.

Enfin, Castor et Pollux, ces deux inséparables personnages de l'antiquité, dont nous parle la mythologie, n'étaient pas dans leurs rapports d'humeur plus compatibles.

M<sup>me</sup> Beaupétard et M<sup>me</sup> Bellavoine habitaient la même maison, le même étage et presque le même appartement.

M<sup>me</sup> Beaupétard était pour son chat d'une extrême sollicitude. Pipot avait sa place à la table de sa maîtresse et consommait le même ordinaire qu'elle ; cacao le matin, viande et légumes à midi, bouillon maigre le soir.

Cette prodigalité d'égards pour un animal avait son pendant dans la personne de M<sup>me</sup> Bellavoine ; celle-ci entourait son chien Bidoche d'une affection toute maternelle.

Le chien et le chat ne restaient pas indifférents à ces marques de sympathie et se montraient pour leurs maîtresses d'une reconnaissance à toute épreuve : échange de bons procédés.

L'amitié qui unissait les deux bêtes rapprochait les deux femmes. L'entente la plus parfaite existait entre celles-ci et ceux-là ; aucune discussion entre les femmes, aucune bataille entre les bêtes ne détruisaient la bonne harmonie qui régnait de part et d'autre.

Les deux voisins ne se quittaient que pour vaquer à leurs occupations habituelles ; les bêtes ne se séparaient que pour

Cependant, on a cru distinguer les profils de MM. Varambon et Ballue, et Ballue disait à Varambon :

*Nous n'avions pour témoins  
Que le silence et l'ombre.*

Ces messieurs, pour faire moins de bruit, avaient mis du caoutchouc à leurs souliers et du coton à leur canne.

Que s'est-il passé samedi, de huit heures à onze heures du soir, à la Perle ?

Mystère.

COGNE-MOU.

## Economisez donc !

Les ouvriers sans travail ont manifesté à l'Alcazar, l'*Express* est content d'eux. Il s'attendait, il ne le cache pas, à quelque funèbre histoire. « La faim est si mauvaise conseillère ! Il craignait peut-être pour ses beaux bureaux de la rue de la République. Crainte puérile. Le journal poil et plume en a été pour sa sueur froide.

Alors, il raisonne. La crise existe, il faut y parer. Il n'y a pas de remède immédiat. Cependant, il en indique un qu'il croit facile : « Plus d'économie chez l'ouvrier ».

Des ouvriers réclament du pain. Ah ! mes amis, leur répond l'*Express*, comme vous êtes sages de demander du pain sans tenter de me voler mes brioches. Je n'ai pas de pain à vous donner, mais je puis, du moins, vous offrir un conseil : Vous n'avez rien, économisez sur tout.

Ces donneurs de conseils ironiques ne manquent pas de rappeler qu'autrefois l'ouvrier vivait avec beaucoup moins d'argent, qu'il a plus que doublé ses besoins, et qu'ou il dépensait jadis trois francs, il lui en faut huit.

Naturellement, c'est là un effet de son désordre.

Les officieux partagent assez cette manière de voir. Dans ce même pays des affamés, à Lyon, le *Lyon-Républicain* écrivait, il y a six mois : « Les ouvriers mangent trop ». Voyons ce qu'il y a de vrai. Un journal nous tombe sous la main, il dit : « Vous trouvez que l'ouvrier dépense plus qu'autrefois. Ne serait-ce pas parce qu'on renchérit le lard qu'il met dans sa soupe ; la viande dont il a peine à faire usage ? S'il est malade, on renchérit sa tisane en renchérisant le sucre ; s'il travaille à domicile, on renchérit son éclairage en surtaxant le pétrole ; en imposant plus lourdement les bois de construction, les tuiles, les briques, les fers ouvrés ou non, on renchérit son logement ; les droits sur les meubles étrangers renchérisent son mobilier ; les modifications aux traités de commerce renchérisent son vêtement. »

Bien, répond l'*Express*, mais il ne s'agit que de quelques francs par année.

Notre journal riposte : « Oui, de quelques francs pour le vêtement, de quelques francs pour le mobilier, de quelques francs encore pour le logement, de quelques sous par jour pour le pain, de quelques sous pour l'huile, de quelques sous pour la viande, de quelques sous par semaine pour le sucre. Calculez, je vous prie, tous ces sous et tous ces francs ».

satisfaisante, en compagnie d'une chienne ou d'une chatte de leur connaissance, une habitude naturelle — sur laquelle je ne crois pas utile d'insister.

Je dois dire que les deux femmes étaient veuves depuis longtemps et que les bêtes pour lesquelles elles manifestaient un si vif attachement atténuaient l'absence sous le toit conjugal de leurs défunts maris.

M<sup>me</sup> Beaupétard et M<sup>me</sup> Bellavoine nourrissaient un amour passionné pour la lecture, celle des romans à sensation surtout, Xavier de Montépin et Ponson du Terrail prenaient toutes leurs soirées. M<sup>me</sup> Beaupétard lisait à haute voix, soulignant les passages tristes d'un ton particulièrement attristant. M<sup>me</sup> Bellavoine écoutait, puis par instant les deux vieilles se livraient à des commentaires dans lesquels les mauvaises actions, répandues ça et là dans le roman, étaient toujours énergiquement flétries.

Pour Bidoche et Pipot cette lecture était plutôt somnifère qu'intéressante. Aussi, dormaient-ils, l'un à côté de l'autre, aux pieds de leurs maîtresses, lorsque celles-ci entamaient leurs auteurs favoris.

Dans le grand monde une pareille inconvenance n'eût pas passé inaperçue, mais au contraire, cela n'avait rien que de très naturel chez ces dames, étant données leur profonde mansuétude et leur excessive tolérance pour leurs bêtes.

Comme on le voit, M<sup>me</sup> Beaupétard, M<sup>me</sup> Bellavoine, le chat Pipot et le chien Bidoche ne formaient pour ainsi dire qu'une même famille.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité » a dit un poète. La vie en commun de ces quatre créatures était réellement trop uniforme. L'ennui naquit-il de cette uniformité ? Je ne saurais l'affirmer, toujours est-il que la discorde vint un jour briser la rectitude de cette existence à quatre.

On va voir comment.

Pipot se montrait depuis quelque temps d'une humeur peu accommodante ; il devenait capricieux, taquin, méchant.

Bidoche, lui, devenait rêveur, maussade, atrabilaire, semblant manifester un dégoût profond pour la société, à tel point qu'on le voyait souvent accroupi dans un coin, seul, l'œil terne, plongé dans le vide, regardant tout et ne voyant rien.

L'*Express* et les autres, qui ne tiennent pas du tout à résoudre ce problème, se disent qu'il ne peut leur être posé que par un révolutionnaire.

Un révolutionnaire ! le *Journal des Débats* !

Je sais bien qu'en parlant de la sorte, le journal de M. John Lemoinne n'entend point se montrer socialiste. Il fait tout uniment de l'économie politique et n'en veut qu'à M. Méline. Dans cette lutte du libre-échange et de la protection entre gens peu habitués à s'occuper de l'ouvrier, quelques aveux sont faits qui sont bons à recueillir.

On ne s'occupe pas des crises économiques d'un pays sans laisser tomber de dures vérités. Au début, on s'étudie, on se contraint, on parle avec ses haines, ses passions, ses désirs ; puis tout à coup une phrase vous échappe, trahissant la pensée intime, la pensée vraie, que, tant de fois, on avait tenté d'étrangler au passage.

L'économiste le plus bourgeois, livré à lui-même, à l'abri des courants politiques, creusant toujours plus avant le problème social, émettrait les théories les plus révolutionnaires. Il justifierait, sans s'en douter, les revendications de la foule. Tant que le charme ne serait point rompu, il serait l'avocat des déshérités, écrasant l'égoïsme des classes arrivées avec les résultats de ses calculs, légitimant tout ce qu'on nomme spoliations comme des répartitions.

Ainsi fait — en dix lignes dans un article de quatre colonnes — cet économiste, pourtant si peu soucieux des intérêts prolétariens, pontife ordinaire des *Débats* et du Collège de France. Il n'est point d'accord avec M. Pouyer-Quertier, il s'emballa et réduit à néant les accusations ineptes portées contre l'ouvrier.

Contre l'ouvrier pas le but qu'il visait, mais c'est le but qu'il atteint.

Aux hommes de la monarchie ou de la République selon M. Jules Ferry, qui, voulant donner un pendant au trop fameux : « Enrichissez-vous... », disent aux ouvriers : « Economisez-donc ! » nous sommes heureux de pouvoir opposer l'opinion de ce professeur de bourgeoisie, déclarant que l'ouvrier mange moitié moins que jamais, mais qu'en revanche il paie moitié plus.

GEORGES LETELLIER.



## LE LYCÉE

Il y a deux ou trois mois, au conseil municipal de Lyon, une très intéressante discussion s'éleva à propos d'une bourse accordée au fils d'un ancien fonctionnaire.

M. Fichet protesta, mais sa protestation porta à faux, car il prétendit que dans les lycées l'instruction était donnée avec moins de soins aux fils des pauvres qu'à ceux des

Ce changement qui prenait chaque jour un caractère plus accentué ne pouvait rien faire prévoir de bon.

La paix avait trop duré.

Bidoche et Pipot n'étaient plus deux amis ; c'étaient deux adversaires.

A la suite de quelles circonstances en vinrent-ils, un matin à se battre ? M<sup>me</sup> Bellavoine ou M<sup>me</sup> Beaupétard vous le diraient mieux que moi. Ce que je sais, c'est que ces dames se mirent de la partie et qu'après avoir défendu de leur mieux leur propriété respective, l'une son chien, l'autre son chat, elles finirent elles-mêmes par se jurer une haine féroce.

Aux yeux de M<sup>me</sup> Beaupétard Bidoche était un monstre. De l'avis de M<sup>me</sup> Bellavoine, Pipot était un affreux garnement.

Pour se venger sans doute de cette mauvaise appréciation à son endroit, Pipot rumina une petite malice. Un matin, il sortit clandestinement et s'en alla déposer à la porte de M<sup>me</sup> Bellavoine, avec une désinvolture sans pareille... l'expression des sentiments les moins respectueux.

En ouvrant l'huis de sa demeure, M<sup>me</sup> Bellavoine reconnut sans peine à l'odeur *sui generis* du délit que le délinquant n'était autre qu'un chat.

Le nez de M<sup>me</sup> Bellavoine avait touché juste ;

Naturellement, pensa-t-elle, ce ne peut être que cet abominable Pipot qui soit capable d'une telle indécatesse. Pourtant, en l'absence de preuves elle ne crut pas devoir exercer des représailles qui eussent pu tourner à son désavantage.

Les choses en restèrent là.

Depuis ces mémorables événements que sont devenues ces créatures bizarres ?

Hélas M<sup>me</sup> Beaupétard et M<sup>me</sup> Bellavoine sont allées dans l'autre monde rejoindre leurs chers et regrettés maris.

Pipot, aimable lecteur, vous aurait-il été servi en giblotte par quelque restaurateur peu scrupuleux ?

Quant à Bidoche, serait-il mort victime de la science, sacrifié par M. Pasteur dans ses intéressantes expériences sur l'inoculation de la rage ?

Chi lo sa ?

Jules TAIRIG.

riches. M. Enou releva cette erreur — car c'en est une. Mais ce qu'il appartenait à M. Fichet de dire, c'était le danger d'une bourse accordée à un élève qui n'a pas les capacités nécessaires pour en tirer parti et qui, au contraire, sera dévoyé par une instruction trop savante et pour son esprit et pour sa fortune.

En 1883, la situation budgétaire des lycées présentait, à la fin de l'année, un déficit de 663,766 fr., s'appliquant à 58 établissements. Pour neuf lycées, les découverts étaient supérieurs à 20,000 fr. Ce chiffre n'est pas même rigoureusement exact. Il faut y ajouter encore les créances douteuses qui s'élevaient à 275,238 fr. C'est près d'un million qu'il faudra trouver.

Cette dépense a un caractère tout spécial qui doit nous arrêter. En dehors des bourses votées par les communes, on oblige les lycées à faire des remises de frais de pension et d'études en faveur d'enfants qui n'y ont aucun droit. Les fils de professeurs ont toujours joui de cette prérogative; mais ils en jouissaient seuls. A présent, le premier enfant venu, le fils de M. Harpagon, rentier, peut, s'il a des protections suffisantes, être hébergé et instruit dans un collège. Le nombre des remises irrégulières a été, cette année, fort considérable.

Ces abus méritent d'être relevés pour deux causes, la première financière et la seconde sociale.

Ne voyons que la seconde — la première éclate aux yeux de tous.

Trois ou quatre mille francs de moins dans un budget, ce n'est pas effrayant mais, ce qui est effrayant, c'est le dommage causé à cet enfant peu fortuné qu'on a poussé dans l'engrenage classique, dont on fera peut-être un bachelier qui sortira du lycée sans situation, sans avenir; n'ayant pas de moyens d'existence, trop vieux pour apprendre un état, trop pauvre pour vivre de son instruction.

Car ce sont presque tous des fruits secs qu'on surchauffe et qu'on patronne de la sorte. On ne peut demander pour eux aucune faveur officielle; ils n'ont aucune disposition remarquable. On emploie des moyens officieux. Après cinq ou six ans d'études, l'esprit ne leur est pas venu; ils sont un peu plus abrutis, un peu plus incapables de se diriger tout seuls dans la vie, ayant, collée sur leurs épaules, la tunique du collégien, l'uniforme, la camisole de force, qui les fera paraître raides, guindés, nuls, jusqu'au jour où, de chute en chute, ils tomberont dans l'abjection finale.

Et on aurait peut-être fait des bons ouvriers si, au lieu de fourrer ces malheureux-là dans une caserne à thèmes, on les avait jetés au pied d'un établi, en leur disant: Trime!

Il est donc logique d'écrire que ce déficit est grave. Il laisse entrevoir toute une perspective lamentable de déclassés. Conclusion: sauf pour les fils de bourgeois qui ont de la fortune ou pour les fils du peuple qui ont des capacités, le lycée est un gouffre financier et un danger social.

CHAMPAVERT,

## LA CROIX-ROUSSE

- Qu'apportes-tu, le vent qui passe?
- J'apporte des sanglots rythmés.
- Qu'entendons-nous sourdre en l'espace?
- Le glas poignant des affamés.

Sentant saigner leurs cœurs de pères,  
Las de voir souffrir leurs petits,  
En chancelant, de leurs repaires  
Les pauvres sont enfin sortis.

Ils ont quitté les taudis vides,  
Veufs même du lit de sapin,  
Puis ils sont descendus, livides,  
Criant à leurs élus: Du pain!

Revendication farouche,  
La colère plisse leur front,  
Et la faim contracte leur bouche  
... O République, quel affront!

Après quatorze ans de ton règne,  
Voir — égoïsme déifié —  
Cette horrible Croix-Rousse où saigne  
Le peuple: ce crucifié!

JEAN HEURTAUD.



— Pourquoi prions-nous Dieu de nous donner seulement notre pain quotidien au lieu de le lui demander pour quatre jours, pour cinq jours, pour toute une semaine;

— Mais, dit vivement une petite fille, c'est afin d'avoir toujours du pain frais.

On parle d'une petite feuille catholique qui joue magistralement du miracle et du doigt de Dieu, et qui n'arrive pas à faire ses frais.

- Comment ça va-t-il, là-dedans?
- Mal. On tire le bon Dieu par la queue.

On cause du désastre de la *Mignonnette*, et un monsieur, horripilé, demande à la marquise de C... :

— Voyons, madame..., est-ce que, dans une situation aussi terrible, vous vous résoudriez à manger de la chair humaine?

La marquise, rigide :

— Dame! pourvu que ce ne soit pas un vendredi!

Mot terrible qui devrait faire réfléchir nos conseillers municipaux.

Une mère indigne, qui avait assassiné son enfant et l'avait jeté dans une bouche d'égout, a dit, pour se justifier :

— J'ai appliqué le principe: tout à l'égout!

Le pape Grégoire XVI causait avec un cardinal quand vint à passer la princesse de B..., dont la beauté était très appréciée des *monsignori*.

Sur sa gorge découverte était une croix d'or étincelante.

— La belle croix! dit le cardinal.

— Ah! fit le pape, le calvaire est encore plus beau que la croix!

Pour copie conforme  
LE GONE.

## LE DROIT DU MARI

J'ai pour voisin un brave homme, qui peut écrire ce vers, au-dessous de son nom, sur sa carte de visite :

« Ancien négociant retiré des affaires. »

De mœurs douces, il a horreur du sang et ne saurait faire souffrir une mouche. Il est bon à ce point que, ne s'expliquant pas qu'on puisse être assassiné, il voudrait que ceux qui le sont fussent guillotins toujours. Il ne va pas à l'exécution, c'est si atroce, mais il respire quand il lit, le lendemain, dans son petit journal, cette phrase toute clichée: « La justice des hommes est satisfaite. » Phrase large, noble, attique presque, voilant avec solennité à ses yeux papillonnants la section d'un cou humain par une lame d'acier, un flot de sang qui éclabousse des hommes, un corps décapité qui tressaute sur une planche, une tête coupée qui tombe dans du son.

Il est allé jeudi à l'Odéon, son théâtre favori, et le hasard, là encore, en a fait mon voisin. Il a suivi, avec le recueillement d'un homme qui a payé sa stalle trois francs cinquante en location, les péripéties du drame. C'était l'histoire d'un chenapan titré, viveur émérite. Ce drôle qui rend sa femme malheureuse a une maîtresse. Cette maîtresse est mariée. Le mari ayant surpris les deux coupables en tête-à-tête a tué l'amant au dernier acte.

Quand il est arrivé sur la scène, tenant encore le pistolet homicide, couvert du sang de l'autre, mon bourgeois craintif, mon voisin de mœurs douces, a applaudi à tout rompre. Il rayonnait, il était heureux; il aurait embrassé ce criminel. Et comme je hasardai, timide, cette observation :

— Mais permettez, voisin, c'est un meurtre.

Il se drapa dans cette robe de chambre idéale qu'on appelle la dignité et me dit, d'une voix grave et solennelle :

— C'est le droit du mari!

Il n'y avait pas de réplique possible. Mon voisin avait raison. Il aurait pu citer à l'appui de sa thèse: tous les drames, tous les romans et une jolie collection d'arrêts. Le droit du mari, exorbitant, sauvage, inique, n'est pas inscrit dans la loi, mais la loi est pour lui. Il fait partie des conventions sociales; il a pour avocat et pour juge: l'honneur.

L'honneur, mot fameux, qui ressemble au coulis des restaurants à vingt-deux sous, et sert à parer tant de ragouts bizarres. Vacquerie, s'écria un jour :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

Et, toute une soirée, il nous fit assister à ses funérailles. Mais l'honneur ne mourra pas, car on ne peut pas s'en passer. C'est si commode, c'est si beau. Quelle vertu pourrait remplacer cet élastique vernis?

Le droit du mari, est-ce autre chose que l'exécution d'un jugement rendu par l'honneur conjugal? L'honneur d'un monsieur veut qu'il plante un poignard ou loge une balle dans le cœur d'un autre monsieur, qui a commis ce crime contre l'honneur d'être tout simplement l'amant de sa femme. Le crime accompli, le meurtrier pourra se montrer le front haut; les juges l'absoudront, et mon bourgeois, pétrifié d'admiration, lui tirera très bas le chapeau.

Et c'est si bien l'honneur qui constitue la raison d'être de ce droit, et non l'emportement, l'amour ou l'amour-propre blessés, que l'amant, qui pourrait endurer les souffrances physiques d'un mari, n'a pas le droit de tuer l'autre amant de sa maîtresse. Sa passion ne sera qu'une circonstance atténuante: l'honneur n'y étant pour rien.

L'honneur est donc plus administratif qu'humain puisqu'il prend sa source dans une formule, un article de loi, un morceau de papier timbré, un oui tout sec devant un monsieur ridicule. Il n'y a d'honneur que pour les maris: il n'y en a pas pour les amants.

« Si ta femme te trompe, tue-la! » Evangile selon saint Dumas, l'apôtre de la bourgeoisie. Et si ta maîtresse te trompe, laisse-la te tromper. L'assassinat n'est légal — ou presque — que pour l'époux. Il est entendu que l'honneur conjugal ne se lave que dans le sang. Depuis qu'il existe un théâtre et des planches, des poètes et des lyres, des romanciers et des éditeurs, des amoureux et des juges, cette étrange lessive est de mode.

On en use et on en abuse. On a trouvé ça superbe à l'Odéon. Le public a acquitté M. Porel, quand il est venu, plus souriant qu'effaré, avouer qu'il venait de décharger son pistolet sur un homme occupé à fracturer le cœur de sa femme.

Mon bourgeois a été suffoqué d'enthousiasme.

Le droit du mari!

Et personne ne se lève pour défendre ce droit autrement naturel, autrement puissant, autrement humain: le droit de l'amour.

OCTAVE LEBESGUE.

## MON BAR

Au citoyen H. ALBERT.

Entrez, entrez, tous à mon Bar  
Foyeux fils de la France,  
Vous qui reniez Escobar,  
Et chantez l'Espérance  
De voir la gaité  
La fraîche santé  
Remplacer le carême  
Chez moi verre en main.  
Jusqu'au lendemain,  
Chacun, à mon bar aime!

Dans notre siècle de comptoir,  
De trapèze et de barre,  
Où s'invente le dépotoir  
La vogue au mot: barbare  
Pour bonhomme âgé,  
Thé au logis, j'ai  
Du Pernod pour la gomme  
Du doux pour amants,  
Au Fire, mamans  
Et chacun mon bar nomme!

Si faute de place pourtant,  
La soule en mon bar erre,  
On doit ce triomphe épatant  
Du bar au maître austère  
Qui, jamais frondeur,  
Ne montre d'aigreur  
Pour le gueux en ribotte  
Il est jovial  
Mais point trivial  
C'est pourquoi mon bar botte.

Je tiens champagne et beaujolais;  
Constamment Birrh manie;  
Si je sers des cafés aux laids  
Beau sexe ne renie.  
J'ai l'amer Picon  
Chartreuse en flacon,  
La bavaroise riche,  
Suisse à plein bord,  
Et l'on peut encor  
Trouver en mon bar biche.

DUR-A-CUIRE.

## OMELETTE DU JOUR



Il y a décidément une épidémie sur les bêtes à crose.

Après Mgr d'Outremont devenu Mgr d'Outretombe; on apprend le décès de M. Duquesnay, archevêque de Cambrai qui s'intitulait par pure fantaisie: l'archevêque des ouvriers.

Perle cueillie dans le journal de M. Coquille:

« Elle vient en arrière du lit oriental où Jésus est incliné vers la table, et, se tenant debout près des pieds fatigués et poudreux du bon Pasteur dont elle est la brebis retrouvée, elle les lave de l'eau de ses yeux, dont le repentir et la reconnaissance font deux fontaines; elle les essuie, pour tout linge, de ses beaux cheveux, servant jadis au péché; elle leur multiplie ces baisers dont la bouche divine n'a pas reçu un seul, elle les oint de ces parfums que les Mages ont tirés de leurs trésors pour le Verbe fait chair et que Simon a ici dans ses coffres fermés. »

Un journal bien informé nous apprend que le château de Skiernerwice fut donné par le czar à une princesse, et que, par dessus le marché, il ajouta 40,000 âmes.

40,000, c'est une jolie somme de bétail — même pour le boucher de Saint-Petersbourg.

Londres va ouvrir une exposition des principales monstruosités. On y verra des femmes à quatre bras, des hommes à tête de veau, le Nain-Boule, l'Artiste-Tronc.

Mais on n'y verra rien de si monstrueux que la monarchie de M. Hervé, ce monstre qui a le corps du droit divin et la queue du plébiscite.

Ignotus me donne tous les jeudis mon mot de la fin. Il dit:

« — J'ai compris le plan définitif de nos adversaires. Et il ne faut pas être très-malin pour le comprendre. »  
S'il en était autrement, ô Ignotus, tu ne l'aurais pas compris.

Au Tréport. Un parisien, à un vieux matelot :  
 — Ah ! si j'étais marin, que j'aurais peur sur mer !  
 Le marin, simplement :  
 — Non, monsieur ; parce que, si vous aviez peur sur mer...  
 vous n'iriez pas marin !

Dans un établissement de bains.  
 — Garçon !... garçon !  
 — Monsieur...  
 — Comment se fait-il donc que je ne retrouve plus mon pantalon ?  
 — Je ne sais pas, monsieur.  
 Le garçon cherche de tous les côtés ; à la fin, ne trouvant rien :  
 — Monsieur ?...  
 — Eh bien !...  
 — Monsieur est-il bien sûr d'être venu avec ?

**PARTIE DE BOULES**

Le mot de la charade était :

**Cour-tisane**

Solutions justes : Ararat Tararien. — K. Momil. — S. Prit. — Louis D. — L. D. P. — E. Paté. — Migraine. — Auguste A. — O. Q. P. — Le frère à Gnafron. — Un Marseillais (désinfecté). — K. Rapace. — Peau-tard. — Le cercle des Francs-Licheurs. — Lune à tic. — K. K. O. père O. — Lekelpudubec. — Un Tonkinois.

**Le gagnant de septembre**

Par suite du tirage au sort entre les solutions justes du mois de septembre, l'abonnement de six mois est échu à

**Monsieur ARARAT TARARIEN.**

Prière au gagnant de nous envoyer son adresse.

**Enigme**

*Je suis un invisible corps  
 Qui de bas tire son être  
 Et je n'ose faire connaître  
 Ni qui je suis, ni d'où je sors.  
 Quand on m'ôte la liberté,  
 Pour m'échapper j'use d'adresse  
 Et deviens femelle traitresse  
 De mâle que j'aurais été.*

Nos lecteurs pourront répondre en gazant

CLAUQUE-POSSE.

**CHRONIQUE DU POULAILLIER**

**GRAND-THÉÂTRE**

Au moment où le papier rose de l'ancien Guignol glisse sous les presses d'imprimerie, une foule nombreuse se presse à la porte du Grand-Théâtre, attendant impatiemment l'heure où elle pourra voir de nouveau notre excellent orchestre attaquer avec un ensemble parfait l'ouverture de *Guillaume Tell*.

Et puis comme on attend ces premières notes qui nous diront bientôt la valeur de tel ou tel artiste fort discuté !

Dans notre prochain numéro nous pourrons déjà juger quelques-uns de nos nouveaux sujets ; espérons que ce sera en bien.

**CÉLESTINS.**

« Sa diction est mauvaise, elle parle par saccades ; se sont des accès de nervosisme qui se traduisent jusque dans les contorsions des bras ; bref, son jeu manque de sobriété et de correction.

Il faudrait que cette artiste se transforme totalement dans son troisième début pour espérer de se voir accepter. »

Voilà ce que je disais dans le dernier numéro au sujet de M<sup>me</sup> Laurianne. Cette artiste a fait son troisième début dans *Frou-Frou* ; son admission a été prononcée.

Toutefois il ne faut pas en conclure que M<sup>me</sup> Laurianne s'était « totalement transformée » ; c'était bien malheureusement toujours cette même diction défectueuse. Mais comme je l'ai déjà dit le public semble s'intéresser moins aux débuts des Célestins, et puis la claque est une si belle chose !

La comédie de MM. Meilhac et Halévy servait également de premier début à M<sup>lle</sup> Délia et de rentrée à M. Simon-Jalabert.

Excellente rentrée du reste et M. Simon-Jalabert a bien mérité les applaudissements du public par la façon supérieure dont il a rendu le rôle du mélancolique Sartorys.

Quant à M<sup>lle</sup> Délia son premier début me semble d'un excellent augure, cette artiste a su tirer un excellent parti du rôle si intéressant de Louise. Encore deux débuts semblables et M<sup>lle</sup> Délia fera partie de la troupe.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Gérant, VERNAY.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

**LES RR. PP. PRÉMONTRÉS**

DÉPOT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C<sup>ie</sup>, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste.  
 Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir par l'emploi des Dragées à base de Valériane de zinc et des principes actifs du Quinquina, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

**Migraines Névralgies Névroses**

**LA DISTILLATION A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE**

Avec l'instruction, le bien-être général pénètre chaque jour davantage partout. Un vulgarisateur, bien connu par ses publications utiles dans l'un des journaux les plus répandus, M. VALYN, collaborateur du *Petit Journal*, a compris tous les avantages de la distillation domestique comme moyen d'accroissement et de bien-être général. Pour rendre son idée pratique, il a imaginé et fait construire par M. BROQUET, de Paris, DONT LES POMPES POUR LES VINS, SPIRITUEUX et tous autres usages, sont universellement appréciées, un alambic portatif, qui par son peu de volume et son prix modéré doit pénétrer partout, particulièrement dans l'intérieur des familles. Il est inviolable qu'il se perd dans la plupart des maisons bien des substances qui pourraient être soumises à la distillation. Par l'usage de l'Alambic Valyn, rien ne se perd dans une exploitation bien dirigée : fabrication directe d'alcool pour tous les besoins domestiques, utilisation de toutes les substances végétales : fleurs, fruits, marc de raisins et de pommes, liquides fermentés, grains avariés, eaux distillées, etc., etc., dont les résidus azotés sont encore par surcroît un des éléments de la nourriture du bétail. Sa supériorité, outre la perfection de sa construction et son extrême bon marché, tient aux dispositions des éléments qui le constituent. Par son incontestable utilité, l'Alambic Valyn rend de grands services à l'économie domestique, ce qui explique le vogue dont il est l'objet. Demander à M. BROQUET, 121, rue Oberkampf, Paris, l'envoi franco du prospectus détaillé.

**LOTÉRIE TUNISIENNE**

2<sup>e</sup> Tirage le 15 Octobre prochain  
 SUPPLÉMENTAIRE  
 DE CENT MILLE FRANCS  
 Un Gros Lot de 50,000 fr.  
 2 LOTS DE 10,000 fr. | 10 LOTS DE 1,000 fr.  
 2 LOTS DE 5,000 | 10 LOTS DE 500  
 50 LOTS DE 100 FRANCS

AVIS — Les billets qui participeront à ce deuxième tirage supplémentaire concourront également au tirage définitif qui sera fixé immédiatement après ce tirage supplémentaire d'une FAÇON IRREVOCABLE et à TRES COURTE ÉCHEANCE et comprenant :  
 UN MILLION DE FRANCS DE LOTS  
 Gros Lots : 500,000 Francs  
 EN CINQ GROS LOTS DE 100,000 FR.  
 ET 316 AUTRES LOTS FORMANT 500,000 FR.  
 Les billets sont délivrés contre espèces, chèques ou mand.-poste adressés à l'ordre de M. Ernest DETRE, Secr.-Gen<sup>l</sup> du Comité, 13, rue Grange-Batelière, Paris. UN FRANCO LE BILLET.

**A vendre à l'amiable**

ensemble ou séparément  
 L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE  
 ET  
 le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans, et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C<sup>ie</sup>, arrivée au terme de son expiration.  
 S'adresser, pour tous renseignements, à M. LECESNE, imprimeur à Blois, rue Denis-Papin, 13.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ  
 DE LA  
**GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES**

comprenant :  
 la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe ; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc. ; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

**C. Lucien HUARD**

PRIME :  
 Dans la 1<sup>re</sup> livraison une Carte de la Cochinchine et du Tonkin.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ  
 DE LA  
**VIE FRANÇAISE**

comprenant :  
 la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc. ; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France

Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de  
**Jules LERMINA**  
 PRIME :  
 La 1<sup>re</sup> livraison contiendra le portrait de J. GREVY, la 2<sup>me</sup> celui de V. HUGO, d'après Bonnet.

**BANQUE GÉNÉRALE DE LYON**

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 10  
 Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

**La Banque bonifie**

Aux dépôts de fonds remboursables  
 A vue ..... 20/0  
 A CINQ Jours de vue. 30/0  
 A six mois ..... 41/20/0  
 A un an et au dessus. . . 50/0

Escompte. — Encaissement  
 Achat et vente de valeurs, Coupons  
 Renseignements. Emissions

**BANQUE VICTORIA**

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

**L'ABEILLE**

La plus ancienne Compagnie française d'assurances à primes fixes contre la GRÈLE.

FONDÉE EN 1856

Au capital de huit millions

Depuis sa création, elle a payé à environ 124,000 propriétaires ou cultivateurs plus de 36 millions, montant intégral des pertes constatées. Pour tous renseignements, ainsi que pour traiter, s'adresser à MM. TRIBOLLET et MOUTOZ, à Lyon, place de la République, 42, ou aux agents antonaux.

**AUX MÉDAILLES**

PRIX-FIXE

**Maison J.-C. SIMIAN**

74 & 76, rue de l'Hôtel-de-Ville  
 LYON

Voulant être agréable à sa clientèle, la Maison J.-C. SIMIAN met en vente un stock très avantageux de Chaussures grises pour dames, fillettes et enfants, depuis 2 fr. 25.

Les Magasins sont fermés les dimanches et fêtes.

**AU CHINOIS**

PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défilant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau.  
 Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.



**ALAMBICS-VALYN** Depuis

Cuivre rouge étamé, solidité garantie, emploi facile  
 PORTATIFS ET FONCTIONNANT A VOLONTÉ à feu nu et au bain-marie  
 Distillent économiquement : Herbes, fruits, plantes, marcs, grains, etc.  
 Indispensables aux Châteaux, Maisons bourgeoises, Fermes et à l'Industrie.  
 PRIX SANS PRÉCÉDENTS : 50 fr., 75 fr., 100 fr., 150 fr. et au-dessus  
 BROQUET & C<sup>ie</sup>, 121, r. Oberkampf, PARIS. Seul Concessionnaire  
 Demander également le Catalogue illustré des POMPES BROQUET et tous usages.

**50 Fr.**

**GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX**

Artistique, Commerciale et Administrative

SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER  
 TIMBRES EN CAOUTCHOUC



Rue de Sèze, 4 et avenue de Saxe, 72

(Maison fondée en 1372)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs  
 Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoires, etc., etc.